

Chapitre 1

C'était un matin de décembre, et la neige menaçait de tomber depuis la veille. Elle se décida enfin à cinq heures et demie précises. De fins flocons hésitaient à se poser sur le sol, où ils fondaient aussitôt. Cela transformait la chaussée en patinoire.

À ce moment, la camionnette conduite par Benoît arrivait au coin de la rue Lacépède. Une fois garé, Benoît partit boire un café au comptoir du bar-tabac voisin. Son père, après avoir ouvert l'arrière du véhicule, chargeait déjà un énorme quartier de boeuf sur ses épaules avec un grand han...

Il avait fait quelques allées et venues entre la vieille voiture et la boutique quand soudain une silhouette monstrueuse bondit sur le boucher. Celui-ci, courbé sous le poids de la viande jetée au travers de ses épaules ne vit pas le monstre qui s'approchait en se glissant dans l'ombre.

Ahmed, le conducteur de la benne à ordures qui passe tous les matins rue Lacépède, donna une description plutôt vague de l'individu qui agressa Tartepaigne Alfred. C'était quelque chose d'assez grand, à l'abondante tignasse sombre et couverte de flocons blancs ; c'était vêtu d'un grand manteau, et ça brandissait un engin très pointu, long d'un bon mètre.

Le monstre disparut avec sa victime dans la boucherie. Il y eut un grand cri, puis Ahmed vit le monstre s'enfuir en sautillant : il emportait un quartier de veau que le boucher venait de prendre dans la camionnette !

Benoît découvrit son père en même temps qu'Ahmed : le cri l'avait alerté et il était sorti en courant du café. Le boucher gisait sur le sol carrelé, étendu au beau milieu de cadavres de lapins qui le contemplaient d'un œil ironique... Il s'était tué lui-même, tombé sur un des couteaux dont il se servait pour trancher les gigots.

Pour la police, Ahmed fut le seul témoin de la bagarre entre Tartepaigne et le monstre. Mais moi aussi, j'avais tout vu.

J'étais couché par terre, sur un tas de cartons tout près de là et Tartepaigne venait de me réveiller en entonnant le premier couplet de « la Belle de Cadix », qui a des yeux de velours.

J'avais repéré depuis l'hiver précédent un soupirail, au coin de la rue Geoffroy Saint-Hilaire et de la rue Cuvier : en dessous, il y a la chaufferie de la clinique et la nuit, quand le thermomètre descend au-dessous de zéro, cela dégage une bonne grosse chaleur sur au moins cinq mètres aux alentours.

Je suis clochard.

Quand on est clochard, il vaut mieux ne pas s'attarder sur les lieux dans ces cas-là.

Claude Lapoigne, c'est comme ça que je m'appelle. Les copains disent Claudius, c'est une vieille plaisanterie de ces andouilles parce que, avant de devenir clochard, j'étais professeur de latin... En latin, tous les mots finissent par us, c'est bien connu, du coup, Lapoigne Lapoignus, allez donc, faut pas se gêner.

Mais ce que vous voulez sans doute savoir pour le moment, c'est ce qu'a fait la police après la mort d'Alfred Tartepaigne.

Je l'ai appris vers midi, en rendant visite à Mustapha, un ami à moi, qui tient une boutique de saucisses-frites, place de la République.

Je passe chez Mustapha tous les jours : je suis clochard, sans doute, mais je sais écrire ! Je ne fais pas de fautes ! Et Mustapha connaît tout plein de gens, qui ont des tas d'ennuis avec l'Administration, et qui ne savent pas rédiger leur courrier, par exemple demander à la Sécu qu'on leur rembourse leurs médicaments quand ils sont malades, ou qu'ils sont tombés de leur échafaudage.

Bref, je gagne quelques sous en échange des lettres que j'écris pour ces gens-là. Mustapha n'oublie jamais ma saucisse-frites arrosée d'une boîte de bière, et ainsi, je ne m'inquiète pas de mon repas de midi...

Ce jour-là, donc, j'ai appris les nouvelles en lisant le Parisien, qu'un client de Mustapha avait abandonné au beau milieu d'une flaque de moutarde. Le manège voisin tournait et les gosses braillaient en essayant d'attraper le pompon. La neige tombait à présent plus serrée et commençait à couvrir les trottoirs.

Le journaliste envoyé sur les lieux à peine une demi-heure après la mort d'Alfred Tartepaigne avait ainsi rapporté les paroles du commissaire Lantrelu :

« Depuis une quinzaine de jours, disait Lantrelu, nos services ont été saisis d'un certain nombre de plaintes émanant toutes des commerçants bouchers et faisant état d'agressions suivies de vols de quartiers de viande de variétés diverses... »

L'agresseur semblait avoir déclaré la guerre aux bouchers de la capitale. Ici trois lapins, là un quartier de bœuf, là encore un chapelet de saucisses de vingt kilos, un demi-veau. Mais rue Lacépède, cette fois, l'affaire avait mal tourné...

S'agissait-il de la même personne ? Une personne ou une bête ?

Et elle frappait toujours à l'aube, à l'heure où les bouchers déballent leur marchandise dans la tranquillité de leur boutique, quand les clients dorment encore.

Mais cette fois, la Bête affamée avait tué...

« Nous conseillons, concluait Lantrelu, à tous les artisans bouchers ou charcutiers, la plus extrême prudence. Certes, les indices sont maigres, mais sachez que nos services bla bla bla... bla bla bla... »

J'avalai la dernière des frites que Mustapha m'avait servies sur une assiette de carton et jetai le journal dans le landau qui me sert à trimbaler mon bric-à-brac de clochard : un vieux Butagaz rouillé sur lequel je fais chauffer mes conserves, la couverture pour les soirs de grand froid, et le balluchon bourré de caleçons et de chaussettes.

Ah, c'est là que roupille à longueur de journée Totor, le putois que j'avais ramassé un soir de vadrouille du côté de la forêt de Fontainebleau... Totor pue, comme tous les putois, mais que voulez-vous, je l'adore.

Chapitre 2

L'Abribus du coin du boulevard de la Villette était déjà occupé par Dudule et Nénesse, deux vieux copains de la cloche¹. Plus loin, les escaliers de la station de métro étaient pleins à ras bords de gens sans abri qui s'entassaient les uns sur les autres.

Je repris donc tout mon attirail et marchai jusqu'à Belleville, un quartier où j'ai logé du temps de ma jeunesse. Là, j'ai trouvé une grille de métro, près d'un restaurant chinois. J'ai étendu mes cartons sur le trottoir.

J'ai été réveillé en sursaut vers six heures du matin par un cri inhumain. Il avait neigé toute la nuit, et une épaisse couche de coton glacé recouvrait mes jambes. En ouvrant l'œil, j'aperçus aussitôt le museau de Totor qui était descendu du landau...

Le cri déchira la nuit froide, il rebondit ensuite contre les façades des immeubles neufs du carrefour.

Totor frissonna et, d'un bond, se réfugia au plus profond de mon landau. Ahuri, encore à moitié endormi, je me dressai sur mes fesses.

Un jeune homme aux cheveux hérissés semblait pétrifié sur le seuil de la poissonnerie qui occupe l'angle de la rue et du boulevard voisin. Il était là, immobile, cuirassé dans une épaisse moumoute, chaussé de bottes de caoutchouc. Livide, il pointait son index vers une silhouette horrible qui zigzaguait entre les voitures garées le long de la chaussée.

¹ ... c'est à dire des clochards

La tête était ébouriffée par une crinière blanchie par le gel, plantée sur une silhouette aux membres noueux, une espèce de fantôme squelettique qui disparut dans la brume du petit matin en brandissant une lance effilée.

Le Monstre tirait derrière lui, en le tenant à même la gueule, un énorme thon dont la queue dessinait une large traînée dans la neige du trottoir ! Nom de Dieu de Dieu de tous les putois du diable ! C'était terrible !

Je me levai d'un bond et les cartons qui m'avaient servi de couverture durant la nuit valsèrent. Je me dirigeai vers la poissonnerie où le jeune homme venait de s'évanouir. Des caisses de polystyrène remplies à ras bord de poisson frais, jonchaient le sol carrelé. Au passage, j'en profitai pour enfouir dans une de mes poches une splendide limande encore enroulée dans un matelas d'algues !

Le jeune homme revint à lui ; hébété, balbutiant, il répétait : » Le Monstre ! Le Monstre ! » en tremblant violemment.

Surgissant de l'arrière-boutique, le patron beugla.

« Qu'est-ce que c'est ? On me vole ? » Mais sans attendre, je traversai la chaussée, empoignai mon landau et filai à perdre haleine vers le haut de la rue.

Affolé, je galopai à toute allure, de peur que l'on m'accuse, moi, Claude Lapoigne, Claudius Lapoignus pour les amis, d'être la Bête qui agressait les commerçants sans défense.

Mes galoches dérapaient à qui mieux mieux sur le sol gelé. Une rue à gauche, une rue à droite, encore une rue à gauche, je courais, essoufflé. Au loin j'entendis les sirènes de police qui mugissaient dans le quartier, comme une meute de loups lancés à mes trousses.

Soudain, un fracas retentit dans le silence du petit matin : un car de police venait de valser sur une plaque de verglas. Les flics, après un long moment de stupeur, descendirent de leur camionnette. Ils me virent et se lancèrent à ma poursuite.

« C'est lui ! hurla le brigadier, il correspond au signalement ! Attrapez-le ! »

Tout près de là, des ouvriers avaient ouvert une tranchée pour y installer des gros cables électriques, je les avais vus faire au début de la semaine. Ils avaient déposé une planche en travers du trou pour permettre le passage des piétons. Je passai dessus en quatrième vitesse, et dès que j'eus franchi l'obstacle, d'un discret coup de talon... je fis tomber la planche au fond du trou ! Les agents qui me poursuivaient n'ont pas pris garde, et vlan ! en me retournant, j'ai aperçu trois casquettes ... au ras du sol ! Et ça râlait au fond du trou, des bordées d'injures à n'en pas finir !

En tout cas, j'étais tiré d'affaire !

De Belleville, j'ai marché jusqu'aux quais, avant de traverser la Seine pour rejoindre la rue Cuvier. Il était onze heures et demie quand j'arrivai à la loge de la mère Muzard, la concierge de l'immeuble.

Elle est arrivée, avec son balai et sa serpillière, et m'a ouvert la porte. Je l'aime bien, la mère Muzard. La pauvre, elle est labourée du haut en bas de sa vieille carcasse toute maigre par les rhumatismes ; ses mains sont déformées, si bien que ses doigts partent en biais. Sur la tête - elle est chauve, mais il ne faut pas le répéter ! - elle porte un fichu couvert de petites taches rosâtres.

Je passe tous les jours chez elle, pour trier le courrier des locataires de l'immeuble. Je sors aussi les poubelles sur le trottoir. Vous pensez bien qu'avec ses trente kilos toute mouillée, elle ne peut plus soulever les conteneurs.

Pendant qu'elle faisait cuire ma limande, j'ai pris le paquet de lettres que le facteur avait laissées dans la boîte et je les ai classées suivant les étages, pour qu'elle aille les déposer chez les gens. J'ai mis de côté celles destinées à monsieur Bourdiolle, le propriétaire du troisième, qui a disparu voilà plus de six mois et dont on ne sait rien. Il continue de recevoir du courrier de temps en temps. Des cartes postales de sa sœur surtout.

Tous les deux, la mère Muzard et moi, on a mangé la limande, rissolée dans une purée d'ail. Puis on a écouté la radio. La radio de madame Muzard, c'est quelque chose : son mari l'avait achetée en 1932, à la Samaritaine.

À l'époque, c'était un modèle très moderne, mais il a pris un sacré coup de vieux. Il faut cogner sur le coffre en bois pendant un bon quart d'heure pour le mettre en route. Ce jour-là, je lui lancé une savate en plein dessus, et elle est devenue raisonnable : on a entendu le top 50 et NRJ ! La mère Muzard était heureuse d'écouter Stéphanie de Monaco qui braillait : »Comme un ouragan !"

Bref, ensuite, j'ai pu entendre le journal de treize heures. Les informations parlaient de tas de trucs terribles, des gens dans des pays exotiques et des famines. Et puis en fin de journal, il y a eu un petit commentaire à propos du Monstre qui s'était encore manifesté en volant un thon, rue de Belleville.

Le garçon-poissonnier avait fourni un signalement précis de l'agresseur : ce n'était pas une bête, mais un homme, ou quelque chose de comparable, nu comme un ver, couvert de poils, de barbe et de cheveux en bataille, armé d'une lance qui pouvait plier (une lance qui se plie ?)

Et ce zigoto se baladait tout nu en plein hiver pour voler du thon à six heures du matin. Il ne portait... qu'une chaussure ! Au pied gauche ! On avait relevé les empreintes dans la neige fraîche. C'était une pointure 45, d'après les experts. Des photos paraîtraient dans la presse du soir.

Après les infos, la mère Muzard a allumé la pipe, un vieux brûle-gueule qui appartenait à son mari, après l'avoir bourrée de tabac gris.

Chapitre 3

La nuit suivante, il a gelé à pierre fendre. Moins douze ! Je m'étais réfugié dans le métro, à la station Père-Lachaise. C'était un exercice très difficile parce qu'après le passage du dernier métro, les gens de la RATP font une ronde dans les couloirs et c'est la chasse aux vagabonds qui commence...

Si vous vous faites piquer, on vous embarque dans un grand car aux vitres peintes en gris. Quand il est plein, le car file à toute allure vers l'hospice de Nanterre, une gigantesque bâtisse sinistre comme une prison. Oh ! on vous bouscule un peu, et après vous avoir donné un bol de soupe et un quignon de pain, on vous force à prendre une douche ! Si ! Je vous jure que c'est vrai. Et moi, Lapoigne Claude, Claudius pour les amis, j'ai h-o-r-r-e-u-r de l'eau.

Bref, j'ai mon truc pour descendre dans le métro. Depuis longtemps, j'ai repéré une grille, sur le boulevard du Père-Lachaise, près du cimetière. Je la soulève, et juste au-dessous, il y a les barreaux d'une échelle fixés dans le ciment ; elle plonge au fond d'un puits qui débouche sur le tunnel de la ligne Nation-Étoile.

J'accroche une corde à mon landau et je le descends tout d'abord, à bout de bras, à environ cinq mètres plus bas ; Totor couine tant qu'il peut, le pauvre, lui qui déteste l'alpinisme !

Puis, quand le landau est arrivé au bas, j'agrippe les barreaux de l'échelle, je remets la grille en place et je descends à mon tour. Ça fait du sport, et ça me réchauffe, et les nuits où le thermomètre baisse fort, c'est mieux que de grelotter à la surface !

Le souterrain donne sur la voie, mais, à cette heure-là, les trains sont déjà au garage. On fait encore une centaine de mètres le long des rails, et on arrive au quai. Il y fait chaud, on est tranquille ; je peux déballer mes cartons et me faire un matelas. Totor finit toujours par dégoter un reste de sandwich dans les poubelles, et on s'endort tous les deux blottis l'un contre l'autre, jusqu'au matin.

Cette nuit-là, je ronflais comme un bienheureux en rêvant au passé. Oui, je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas toujours été clochard. Je ne vais pas vous ennuyer avec mes vieilles histoires, mais, pour vous résumer en quelques mots, je suis devenu vagabond parce que ma femme est morte ; ce sont des choses qui arrivent. Et moi, je n'aimais qu'elle. Quand on m'a appris qu'elle avait embouti un camion avec sa voiture en revenant du travail, j'ai compris que tout était fini. J'ai quitté ma maison je suis parti dans les rues.

Et tout à coup, à quatre heures et demie, j'ai été réveillé par des bruits stridents. Ça crissait dans mes oreilles, comme si on m'avait frotté les dents avec du papier de verre !

Je me suis plaqué sur le sol du quai en me bouchant les tympans, mais rien n'y faisait. Les bruits provenaient du tunnel, en direction de Ménilmontant, la station voisine. La nuit, la RATP laisse les lumières allumées pour les ouvriers qui travaillent à réparer les voies. Et j'ai vu.

Plus ça approchait, plus le bruit devenait insupportable. C'était lui, le Monstre. Il a surgi du tunnel pour traverser la station.

Il était sur un drôle de petit wagon, une plate-forme que l'on actionne à la main, en poussant un levier, et que l'on appelle une draisine. Un engin qui n'existe plus de nos jours. On s'en servait autrefois, dans les chemins de fer, pour parcourir les voies sans être tiré par une locomotive.

L'engin était tout rouillé, et ses roues de fer pourri hurlaient en roulant sur les rails neufs. Le bruit, c'était ça ! Je me suis caché sous les cartons qui me servaient de matelas.

Le Monstre était affreux, très grand, tout nu à l'exception d'un sac à charbon en grossière toile de jute, qui lui servait de slip. Ses cuisses étaient noires, tachées de suie ou de boue. Son pied droit nu saignait, et le gauche dans une grosse chaussure du genre orthopédique, avec une tige qui remontait très haut sur la cheville !

Un moment, le Monstre se dressa, puis secoua la tête en ouvrant la bouche. J'aperçus ses dents noires et une langue énorme, rouge vif, qu'il promena le long de ses babines. Sa barbe drue descendait jusqu'au nombril.

J'aperçus alors le chargement à l'arrière de la draisine : un quartier de bœuf sanguinolent et un énorme poisson, un espadon entier !

Poussé par ma maudite curiosité, j'avais, sans m'en apercevoir, sorti la tête de dessous mes cartons. Alors le Monstre rugit en découvrant ma présence. Il lâcha le levier de la draisine, sauta sur les rails et se hissa sur le quai ! Je sentis les quelques cheveux qui me restent se dresser sous mon bonnet ! Il approcha, menaçant, en tenant à la main un drôle d'objet qui ressemblait effectivement à une lance : c'était un compas, un gros compas de bois avec une pointe en fer et, sur l'autre branche, un tube avec une bague où l'on met la craie ! Un de ces compas que les profs de maths utilisent pour tracer de grands cercles au tableau noir !

Sans réfléchir, je plongeai la main dans mon landau et grattai une allumette contre l'embout de mon petit Butagaz portatif. Une flamme bleutée apparut et je réglai la pression au maximum.

Nous étions là, sur le quai, le Monstre armé de son compas, et moi, prêt à lui roussir le poil s'il osait faire un mètre de plus !

« Calme, calme... je ne vous veux pas de mal... » ai-je murmuré dans un souffle.

Mais il n'a rien voulu savoir, et en levant son bras armé de sa lance, il s'est jeté sur moi. Nous avons roulé sur le bitume, vers la droite, tout près de la fosse des rails, puis vers la gauche, vers les bancs de la station. Je lui serrais le poignet, celui qui tenait la lance, et il me broyait l'avant-bras de ses griffes plantées dans ma chair, pour me faire lâcher le Butagaz ! Il était sur moi, un genou enfoncé dans mon ventre, et j'ai cru que c'en était fini de Lapoigne Claude...

Il a ouvert sa gueule de chicots noirs et s'est penché sur ma gorge... je sentais déjà ses crocs fouiller mon cache-col !

Mais soudain il a sursauté : mon Totor venait de lui mordre un orteil ! Il a lâché ma main et j'ai dirigé le Butagaz vers le sac de toile de jute qui lui servait de culotte ! Il s'est redressé d'un bond en poussant un hurlement affreux.

Il avait maintenant le feu aux fesses et se donnait de grandes claques sur l'arrière-train pour étouffer les flammèches qui l'attaquaient. J'ai reculé d'un pas, en rigolant.

Chapitre 4

C'était dimanche. J'ai erré dans les rues désertes en évitant soigneusement les commissariats ; mais, à deux ou trois reprises, j'ai croisé les flics embusqués dans leur car, et j'ai eu la chance de ne pas me faire embarquer...

Le clochard était devenu l'ennemi public numéro un, le moindre vagabond avait soudain des allures de tueur. Je vis même des gens détalier à mon approche, affolés, comme si j'avais été le diable !

Prudemment, je rejoignis la mère Muzard... Elle était prête pour le golf. Le dimanche, le golf de la mère Muzard, c'est sacré !

Il faut voir la mère Muzard avec son club ! Elle cogne dans la balle comme une forcenée, malgré ses rhumatismes ! Au début, elle se faisait quelques carreaux aux fenêtres des alentours, mais, avec l'entraînement, elle est devenue très habile.

Mais, ce matin-là, la mère Muzard a bien vu que je n'avais pas le cœur à jouer, et que j'étais préoccupé par quelque chose de grave.

» Le Monstre, lui ai-je dit, l'Ogre, comme ils l'appellent dans les journaux, je me suis battu avec lui, dans le métro ! Il m'a fauché mes papiers, et maintenant, tous les flics sont persuadés que l'Ogre et Lapoigne, c'est du pareil au même ! »

La mère Muzard a du cran. » Bah, dans ce cas-là, faut qu'on l'attrape nous-mêmes ! Aussi sec, Claudius ! » Elle m'a laissé faire la vaisselle tandis qu'elle disparaissait dans la chambre. Elle en est ressortie un quart d'heure plus tard, habillée comme si elle partait à la guerre !

Elle avait passé l'armure d'un de ses ancêtres, une vraie armure en ferraille qui couine de partout... Oui, je ne vous ai pas dit à propos de la mère Muzard : c'est une duchesse ! Clotilde-Berthe de Muzard-Salsempouille, voilà son véritable nom ! La mère Muzard est la dernière d'une grande famille de noblesse !

En la voyant harnachée comme pour aller au tournoi, je n'ai pu m'empêcher de rire. J'ai dû la raisonner pour la convaincre d'ôter son armure.

» Il faut trouver une astuce pour coincer l'Ogre, lui ai-je expliqué. Comment voulez-vous le capturer alors qu'on ne sait même pas où il se cache !

- Mais, Claudius, dans le métro ! »

Soudain, j'eus une idée.

« Mère Muzard, vous m'avez dit que votre mari travaillait dans le métro, autrefois ?

- Hon... hon... » a-t-elle grommelé, sans se retourner.

Je savais qu'Alphonse Muzard, qui est mort en 1938, avait fait toute sa carrière à la RATP, qui s'appelait alors TCRP : les Transports en commun de la région parisienne. Il s'occupait de l'entretien des rails...

Elle est de nouveau partie s'enfermer dans sa chambre pour revenir quelques minutes plus tard, les bras chargés d'albums de photos et de carnets poussiéreux.

J'ai feuilleté ce fourbi de vieilles images défraîchies. On voyait le père Muzard dans les tunnels, puis au banquet annuel des Amis du métro, ou à la fête de l'Amicale des amoureux du wagon, etc.

Il notait tout ce qui concernait son boulot : l'emplacement des aiguillages, l'état du matériel... Je trouvai des plans détaillés des tunnels du secteur Père-Lachaise, dont trois pages étaient déchirées. Il ne restait qu'une dentelle de papier accrochée à la reliure d'un carnet noir.

» Où sont les feuilles manquantes ? demandai-je.

- Sais pas... Ce sont ces vieilleries qui moisissent dans l'armoire depuis si longtemps ! »

Au coin de la rue Jussieu, il y avait un petit troquet où j'allais boire un coup de temps en temps. Je suis entré après avoir recommandé à Totor de ne pas s'éloigner. Deux clients étaient assis au fond de la salle, occupés à jouer aux dominos, et le patron astiquait ses verres. Je me suis assis sur la banquette rouge pour siffler mon verre tranquillement. À la télé, c'était l'heure de la pub. Le générique du journal a retenti dans un bruit de fanfare et soudain, soudain, j'ai vu ma photo, celle qui était sur ma carte d'identité, apparaître sur l'écran, en gros plan !

» *Mesdames, Messieurs, bonsoir ! a brailé le speaker. Voilà la photo du Monstre, de l'Ogre, celui qui attaque bouchers, charcutiers et poissonniers, au petit matin, dans les rues de Paris.* »

J'ai failli casser mon verre en le reposant la table ! J'ai rabattu mon bonnet jusque sur mon nez et je suis sorti du café sans me retourner. Totor m'attendait sur le pas de la porte et nous avons filé dare-dare jusqu'à la rue Cuvier.

» Mère Muzard ! ai-je crié en ouvrant la porte de la loge, ça devient vraiment grave !

- Faut que vous vous cachiez, Claudius ! a-t-elle dit en apprenant la catastrophe.

- Oui, je vais passer la nuit ici ! Tant qu'on n'aura pas arrêté l'Ogre, je ne peux plus mettre le nez dehors !

- Ici ? Mais où ?

- Mais chez vous, mère Muzard ! Donnez-moi un coin où dormir, je me ferai tout petit ! »

Elle a ouvert son armoire, a farfouillé et s'est enfin redressée en brandissant triomphalement un trousseau de clefs.

« Ce sont celles de monsieur Bourdiale, le propriétaire du troisième étage, vous savez, celui qui a disparu depuis six mois... Je vais vous cacher chez lui, là-haut, mais il faudra ne le dire à personne ! »

J'ai acquiescé en sifflant Totor qui était parti en expédition dans les poubelles. Sur la pointe des pieds, nous sommes montés tous les trois, et la mère Muzard a ouvert la porte de l'appartement vide.

Chapitre 5

Il y avait des années que je n'avais pas passé une nuit dans un appartement... Celui-là comportait trois pièces encombrées d'un fouillis invraisemblable et empestait le pipi de chat.

C'était d'ailleurs un appartement de chats : il y avait des chats partout : des gravures, des peintures, et des centaines et des centaines de chats ! Pas un seul vivant, évidemment ! L'électricité avait été coupée après le départ de monsieur Bourdiolle, et je dus me diriger à la lumière d'une bougie. Dans la cuisine, il y avait de la sciure et des crottes séchées, toutes rabougries, qui formaient un tapis sur le carrelage... Totor partit en expédition, le museau frémissant, tandis que je regagnai le salon pour m'allonger sur le canapé.

Je me réveillai vers deux heures du matin, en nage. Je n'étais plus habitué à un confort aussi douillet : l'air de la rue, le froid, l'écho des klaxons me manquaient. J'ouvris une fenêtre : j'étais juste en face des grilles du Jardin des Plantes. Je retournai m'allonger sur le canapé et m'endormis de nouveau.

Je fis un cauchemar épouvantable : l'Ogre était dans la loge de la mère Muzard et faisait cuire la pauvre vieille sur un réchaud ! Il ouvrait grand sa gueule toute noire et hurlait comme un loup.

Je m'éveillai, terrorisé. Il n'y avait pas d'Ogre, et la mère Muzard devait dormir paisiblement dans son hamac... mais le hurlement du loup continuait !

Houuu... je l'entendais très distinctement. Le vent qui soufflait au-dehors emportait son cri. Je me précipitai à la fenêtre : c'était effectivement un loup ! Le cri provenait du zoo du Jardin des Plantes.

Il y avait bien une famille de loups, des loups de Sibérie, enfermés dans un enclos, tout près des quais de la Seine.

Puis j'entendis d'autres cris, des hurlements de terreur : ceux d'un animal qu'on égorgeait ? Et tous les pensionnaires du Jardin des Plantes criaient : le cerf brama, le lion rugit, le hibou bubula, l'aigle trompeta, le chameau blatéra... ! Et caetera !

Et par-dessus tous ces cris, j'en entendis un autre, inimitable, affreux : c'était celui de l'Ogre ! Totor bondit sur mon épaule ; lui non plus ne s'y était pas trompé, c'était bien ce cri-là qui nous avait glacé la chair dans les couloirs du métro du Père Lachaise !

D'un bond, je me précipitai sur le palier, pour descendre les escaliers quatre à quatre. Je courus jusqu'aux grilles du zoo et escaladai le muret d'enceinte en déchirant le fond de mon pantalon sur une arête de la pierre.

Courbé en deux, je me dirigeai vers l'autre extrémité du parc. L'otarie, dans son bassin, s'agitait en tous sens. De grosses bulles montaient du fond de l'eau. Et dans la fosse, le grand ours blanc tournait en rond, en levant ses puissantes pattes vers la lune blême.

J'arrivai enfin près de l'enclos du bison ; là, un spectacle terrifiant m'attendait ! Il n'y avait plus de bison. Seulement son squelette, couché sur le sol de terre battue !

Mon regard était hypnotisé par cette carcasse hideuse, dont la tête seule était restée intacte : les yeux de la pauvre bête étaient grand ouverts et pleins d'effroi infini.

J'entendis un raclement saccadé qui labourait le gravier d'une allée toute proche. Mes yeux s'étaient accoutumés à la pénombre et je ne tardai pas à le repérer... Il s'éloignait vers les quais, en traînant derrière lui un gros quartier de viande, un gigot de bison ! La patte entière, quelque chose d'énorme, dans les cent cinquante kilos de bifteck tout cru !

L'Ogre ! Il boitillait, gémissait sous la charge et je pus l'observer à loisir, avec sa grosse chaussure orthopédique, son slip en toile de sac à charbon, et son compas dont la pointe était enfoncée dans la cuisse du bison !

Il escalada la grille du jardin, en tirant son butin sur l'épaule ; épuisé, il s'assit sur le trottoir en soufflant comme une forge. J'eus moi aussi le temps de me hisser par-dessus les grilles et de le guetter.

L'Ogre se dressa et reprit sa route. Sur le trottoir, une plaque d'égout était ouverte. Je compris que l'Ogre était venu là et qu'il avait ainsi préparé sa fuite. Il jeta son quartier de bison dans le puits de l'égout avant d'y disparaître à son tour. J'attendis quelques secondes et me précipitai vers l'orifice.

À tâtons, je trouvai les barreaux d'une échelle et descendis... Un tunnel sombre, éclairé de place en place par des ampoules, s'ouvrait devant moi. Un torrent d'eaux puantes y bouillonnait. Dans l'obscurité des galeries, luisaient les yeux malins des rats placés en embuscade, guettant une proie éventuelle. Un étroit chemin de briques glissantes courait le long de l'égout et je m'y aventurai.

Au loin, j'aperçus la silhouette difforme de l'Ogre qui portait son gigot de bison. Il progressait rapidement, et dérapait fréquemment sur le sol gluant.

Je m'essoufflais à le suivre ; le gaillard était en pleine forme et marchait à vive allure. Il semblait connaître les égouts comme le fond de sa poche et se dirigeait habilement le long des tunnels. Les plaques, vissées dans la pierre couverte de moisissures verdâtres, portaient le nom des rues sous lesquelles nous cheminions. La neige avait fondu et les égouts étaient en crue, charriant des paquets de débris qui cognaient contre les berges, si bien qu'il régnait un vacarme insensé dans le tunnel.

Soudain, à une centaine de mètres de moi, l'Ogre s'arrêta. Il déposa son quartier de viande et fouilla dans son slip ! Il en tira une clé. C'est alors que j'aperçus la lourde porte de fer rouillé devant laquelle il avait fait halte. Il tripota la serrure et tira bientôt le battant de métal dont les gonds grincèrent ! Puis il disparut.

Je courus vers le renforcement dans lequel la porte était aménagée. Les rats grouillaient sous mes pieds en couinant méchamment ! L'un d'eux se dressa sur ses pattes arrière et mordit le tissu de mon pantalon.

J'étais devant la porte close que l'Ogre venait de claquer. Je fouillai mes poches, à la recherche d'un vieux canif suisse qui ne me quitte jamais. Il était tombé dans la doublure, et je l'ouvris d'une main tremblante ; c'est du tire-bouchon dont j'avais besoin. Je l'enfonçai d'un coup sec dans le pêne et tournai de toutes mes forces tandis que Totor, goguenard, se moquait des rats qui pataugeaient dans l'égout !

Le pêne céda et je poussai la porte. Un boyau très étroit, d'un mètre de diamètre, s'ouvrait devant moi. À quatre pattes, je me glissai dans la pénombre. Je palpai le sol, avant de progresser ; il était jonché de débris. Je grattai une allumette et découvris des os de lapin, des carcasses de canards, de poulets... L'Ogre semait les restes de ses repas en route !

Je décidai par prudence d'arrêter de le poursuivre.

Chapitre 6

J'étais rentré chez la mère Muzard. Elle me réveilla en tambourinant à la porte vers huit heures et demie. Je lui fis le récit de la nuit que je venais de passer ; elle m'écouta, épouvantée.

Elle avait effectué sa petite tournée dans le quartier : mon portrait était placardé à la devanture de toutes les vitrines ! Les poissonniers maudissaient l'Ogre, les bouchers proposaient d'en faire des brochettes. Quant aux droguistes, ils exhibaient en vitrine de gros pièges à ours aux dents crénelées, et des kilos de mort-aux-rats, rebaptisée pour la circonstance mort-à-l'Ogre ! Le charcutier de la rue Daubenton cachait un fusil sous son comptoir et se promettait de trouer la peau de l'Ogre, ce fameux Claude Lapoigne, qui semait la terreur dans tout Paris.

J'imaginai déjà les chevrotines brûlantes pénétrant dans le gras de mes fesses !

Depuis le matin, les badauds s'entassaient dans l'entrée du Jardin des Plantes, pour admirer la carcasse du bison. On faisait la queue pour le photographe et les instituteurs qui avaient amené leur classe en profitaient pour glisser en douce une petite leçon sur l'Amérique, les Indiens et Buffalo Bill !

La mère Muzard m'abandonna à mon triste sort... Je tournais en rond dans la cuisine de monsieur Bourdiolle en écrasant de temps à autre une des crottes de chat qui parsemaient le plancher.

Je me mis à fouiller méthodiquement l'appartement de monsieur Bourdiolle. Je soulevai quelques lattes du plancher sans rien y découvrir d'intéressant, retournai les coussins du canapé, inspectai minutieusement la cuisine, sondai l'évier, les toilettes.

Puis, réalisant ma bêtise, je m'attaquai à une pièce que je n'avais pas encore visitée, et dont la porte était soigneusement verrouillée.

A l'aide d'une grosse tenaille, j'arrachai les gonds. La porte céda en faisant un bruit épouvantable et je pénétrai dans le bureau de monsieur Bourdiolle ! Il y avait des tas de livres, des livres de mathématiques, de géométrie, et un grand tableau noir. Des formules algébriques s'y étalaient. Les X et les Y se livraient une bataille acharnée ! Par terre, couverts de poussière de craie, gisaient un grand rapporteur jaune et une équerre cabossée qui avaient dû connaître bien des tableaux, des générations de boîtes de craies.

Il manquait un instrument à cette panoplie : le compas... Le compas que l'Ogre trimbailait dans les couloirs du métro, le compas qu'il brandissait telle une lance en attaquant bouchers et poissonniers, de Clichy à Montparnasse, de Gambetta à la Villette !

Près du tableau était accroché un diplôme, encadré sous verre : » Monsieur Bourdiolle Eugène, professeur de mathématiques de première classe, reçu au concours général, le 3 juin 1951... »

J'arrachai la photo du sous-verre, et à l'aide d'un crayon gras qui traînait sur le bureau, je couvris le visage d'un amas de traits noirs, imitant cheveux, barbes et poils, verrues, croûtes et boutons : dans le mille ! J'avais le portrait de l'Ogre sous les yeux !

Eugène Bourdiolle avait volé les plans du métro au mari de la mère Muzard, se cachait à présent dans les souterrains et ne sortait de sa tanière que pour attaquer les bouchers et tuer les bisons ! Incroyable ! Etait-il devenu fou ? Sans doute ! Etait-il malade ? Assurément !

Le loup-garou des temps modernes ? L'Ogre du vingtième siècle ? Le Dracula du Métro ? Je savais son nom : Bourdiolle Eugène !

Le lendemain, je décidai de passer à l'attaque. D'un voyage en Bretagne, la mère Muzard avait ramené un morceau de filet de chalutier, qui pesait bien vingt kilos. Nous l'inspectâmes, il était encore en état.

« Voilà, dis-je, je vais aller jusqu'à la grille derrière laquelle l'Ogre a disparu dans les souterrains. Là je l'attendrai. Je le suivrai jusqu'au dehors et quand il se préparera à assommer un boucher, zou, je lancerai le filet !

- Claudius, je viens avec vous !

- Non, c'est trop dangereux, je ne veux pas !

- Si, dit-elle d'une voix terrible. Si vous refusez, je ne vous prête pas le filet. »

Il était près de minuit lorsque nous sortîmes de la loge. Je portais le filet sur moi, noué autour de la taille, dissimulé par mon imperméable. La mère Muzard était harnachée d'un sac à dos dans lequel elle avait déposé une énorme masse d'arme.

Après avoir patienté pendant un bon moment près de la grille, l'entrée de son refuge souterrain, nous allions renoncer. Mais alors j'eus l'idée qu'il était peut être ailleurs. Ailleurs ? Au Jardin des Plantes bien sûr, en quête de viande fraîche.

Je ne m'étais pas trompé. Arrivés là un quart d'heure plus tard, nous réussîmes à franchir les grilles non sans mal, et je vis sa silhouette hirsute pénétrer dans la ménagerie.

Chapitre 7

Il se dirigea vers l'enclos des gazelles, et leva son compas, comme un javelot. Les pauvres bêtes, effrayées, galopèrent dans leur réduit en se cognant au grillage. L'Ogre prenait tout son temps pour viser : elles ne pouvaient lui échapper !

« Allez ! soufflai-je, on l'attaque ! »

La mère Muzard eut un rictus affreux et se redressa, cassant la tête dans la main.

« Taïaut ! Taïaut ! hurla-t-elle en avançant vers l'Ogre.

- Mais non ! bougonnai-je, je devais d'abord lui lancer le filet ! »

L'Ogre avait entendu les cris de la mère Muzard et se retourna. Cette vieille folle de duchesse de Salsempouille courait sur la pelouse, près du parc des kangourous. Il faisait très sombre malgré la lune : elle ne vit pas les arceaux qui séparaient le gazon de l'allée de gravier, trébucha et... s'étala à plat ventre aux pieds de l'Ogre ! Elle ne bougeait plus !

L'Ogre rugit puissamment et brandit son compas très haut au-dessus de sa tête. Il allait le planter dans le dos de la mère Muzard ! J'ai hurlé, moi aussi. Il sursauta et me vit, armé de mon filet. C'était lui ou moi. Je devais l'emprisonner sous le filet avant qu'il ne jette sa lance !

Je me décidai enfin et, d'un mouvement circulaire du bras, expédiai le chalut en l'air ! Il se déploya comme une grande toile d'araignée avant de retomber. Trop loin ! Le filet s'affala sur un banc. J'étais désarmé devant l'Ogre !

Il ricanait et je sentis mes genoux jouer des castagnettes. Je me mis à galoper vers la sortie du zoo. Je me voyais déjà découpé en tranches et transformé en Ronron !

Je traversai à toute allure l'esplanade du Jardin des Plantes en direction de la grande bâtisse noire de Muséum. J'entendais le souffle rauque de l'Ogre qui me fouettait la nuque !

A vingt mètres devant moi, la façade du musée se dressait : j'allais m'y écraser ! C'est alors que je vis une fenêtre au rez-de-chaussée ! J'y plongeai en couvrant ma tête à l'aide de mes deux bras repliés. Il y eut un épouvantable bruit de verre fracassé et je sentis une douleur fulgurante qui irradiait du front pour envahir ma tête entière. Je me relevai cependant et, ignorant la douleur, j'avançai dans un couloir sombre. Il me semblait que ma tête avait doublé de volume ! En me palpant le front, je sentis une énorme bosse, sur le haut du crâne.

Hors d'haleine, je débouchai enfin dans la grande salle du Muséum, là où sont exposés les squelettes des monstres préhistoriques !

Le diplodocus, gigantesque, se dressait sous la verrière, entouré de quelques autres bestioles toutes aussi colossales ! La galerie, immense, baignait dans un silence flasque, poisseux.

À bout de souffle, je m'aplatiss contre un socle sur lequel trônait un ptérodactyle. Je disparus dans l'ombre de ses ailes déployées, griffues... et couvertes de poussière !

L'Ogre était là, lui aussi. Je le vis escalader le diplodocus, grimper de vertèbre en vertèbre, et parvenu au sommet, flairer la galerie, comme un fauve à la recherche de son gibier !

Il descendit de son perchoir, avec une surprenante agilité, et déambula dans les allées, sa lance en main. Il était à présent à l'autre extrémité de la galerie, fouillant parmi les squelettes et bousculant un animal empaillé, renversant un bocal de je ne sais quels boyaux de singe ou de hibou !

Il ne fallait pas rester là ! À quatre pattes, je me dirigeai vers le couloir par lequel j'étais arrivé, quand le gyrophare d'une ambulance, qui remontait la rue Buffon, lança des éclairs bleutés dans la galerie. L'Ogre m'aperçut et, se dressant soudainement, projeta sa lance qui vint se ficher dans le parquet, à deux centimètres de mon bras. La manche de mon imper fut transpercée par la pointe du compas !

Je l'arrachai avec peine et me redressai. La lance en main, j'étais face au Monstre ! Ma bosse avait encore enflé et je ne voyais plus clair : tout était flou...

L'Ogre se tenait au pied du diplodocus, et il décrocha une phalange de la patte avant. Une phalange de diplodocus, ça valait bien le casse-tête de la mère Muzard, vous pouvez me croire !

D'une main fébrile, je levai le compas et le projetai, de toutes mes forces. L'Ogre évita le trait en l'écartant d'un coup de phalange ! Emporté par mon élan, je dérapai sur le plancher et tombai à la renverse. L'Ogre s'approcha...

Il y eut un grand trou noir, et j'y sombrai.

Chapitre 8

Quand je revins à moi, ça sentait la moisissure, comme dans les bois après la pluie d'automne. Il faisait clair. J'étais allongé dans une grotte d'une vingtaine de mètres de long ; des gaines de câbles pendaient du plafond et des colonnes de cafards y faisaient de la barre fixe ! Je me retournai avec peine : de grandes planches flambaient en craquant, tout près de là.

L'Ogre, entouré de ses chats, prenait son repas. Il dévorait un cuisseau de chevreuil qu'il faisait rôtir à même la flamme tandis que les matous croquaient directement de la viande crue en se battant pour obtenir les meilleurs morceaux.

Je m'assis avec peine. De grosses chaînes s'entrecroisaient autour de ma poitrine, de mes jambes ; un pieu de fer, planté dans le sol, complétait la panoplie ! J'étais cuit !

« Regardez ! gronda l'Ogre, voilà le garde-manger qui se réveille ! »

Trois matous de gouttière, à la fourrure couverte de toiles d'araignée, vinrent me renifler les mollets. Je sentis leurs petits crocs acérés me mordiller la peau...

L'Ogre se leva et vint vers moi. Il se pencha pour approcher son visage tout près du mien. »Demain... chuchota-t-il, demain, je vais préparer un ragoût de Lapoigne, avec une sauce à la confiture de rats ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Je sentais déjà la chaleur des flammes : l'Ogre me montrait la pique sur laquelle il voulait m'embrocher pour me griller comme un poulet ! Je me forçais à serrer les dents !

C'est alors qu'une détonation puissante retentit dans la grotte ! BAAOUM ! L'écho se répercuta durant de longues secondes et un nuage blanc envahit la grotte !

La horde des chats s'éparpilla en tous sens ; certains se roussirent la crinière sur les braises et miaulèrent de fureur, d'autres bondirent le long des parois et plantèrent leurs griffes dans la pierre tendre !

« Pas bougi ! Surtout pas bougi ! » cria une voix que je ne tardai pas à identifier : c'était celle de Mustapha, le forain de la place de la République !

« Oui, ne faites pas un geste ! » renchérit une autre voix, tout aussi familière : c'était celle de la duchesse de Muzard-Salsempouille !

Ils débouchèrent tous deux du souterrain, blancs comme neige à cause de la poussière calcaire qui noyait la grotte. Mustapha était armé d'un fusil qu'il pointait vers l'Ogre. Celui-ci, hébété et couvert de gravats, toussait tant qu'il pouvait, la tête couverte d'éclats de pierre.

Ahuri, je regardai Mustapha qui, tout en braquant son fusil vers l'Ogre, cisailait mes chaînes.

Les chats se terraient le long de la paroi de la grotte, apeurés. L'Ogre avait disparu dans son wagon et préparait sans doute sa riposte... Mustapha guettait l'entrée de sa tanière, prêt à faire feu de nouveau !

Et Totor, mon Totor, me sauta au cou ! Ah que j'étais heureux de le revoir ! Mais réjoui par ses mamours, je n'entendais pas les grondements qui secouaient le souterrain.

« Vite ! hurla Mustapha, tous di-hors ! »

Il me tira vers le tunnel et je vis des fissures qui s'élargissaient de seconde en seconde au sommet de la grotte : la balle de Mustapha avait fracassé une pierre qui formait une clé de voûte²... L'édifice s'effondrait et menaçait de nous engloutir !

² C'est la pierre la plus haute d'une voûte, et qui la cale. Si elle est éjectée, tout s'écroule.

Les chats, affolés, s'enfuirent de toutes parts ! L'Ogre, armé d'un énorme sabre, jaillit de son wagon en poussant un hurlement désespéré. Déjà, les pierres qui s'arc-boutaient au-dessus de nos têtes cédaient avec des craquements sinistres. Un pan entier s'écroula dans un nuage de poussière et bientôt la grotte se fendit de part en part. J'entendis des hurlements alors que Mustapha m'entraînait vers le tunnel, et en me retournant, je vis le bras décharné du Monstre émerger des pierres. C'en était fini de lui.

Mustapha me tirait derrière lui, tandis que la mère Muzard ouvrait la marche. Bientôt, nous rejoignîmes les égouts. À une centaine de mètres de là, nous escaladâmes les barreaux d'une échelle pour nous retrouver à l'air libre, rue de la Roquette.

La camionnette de Mustapha nous y attendait...

Épilogue

Rue Pelleport une demi-heure plus tard.

La circulation était très ralentie à cause des nombreux cars de police et de pompiers qui affluaient vers un petit square. J'aperçus une civière que portaient les gens du Samu, et près de laquelle se bouscuaient des photographes ! L'Ogre y était allongé, mort.

Les pompiers interdisaient l'accès du square aux badauds. Derrière une barrière, j'assistais à leurs travaux. Une partie du square s'était effondrée et un énorme trou s'y ouvrait. Les pompiers y descendaient avec des échelles de corde ! Le kiosque à musique avait tremblé sur ses bases et penchait de côté.

Un reporter de la télé parlait devant les caméras.

« Une galerie souterraine s'est écroulée, dit-il, pour des raisons inconnues, et l'éboulement a touché d'anciennes parties du tunnel du métro, aujourd'hui désaffectées. Celui que l'on appelle l'Ogre vivait dans ce dédale et n'en sortait qu'à la nuit tombée pour accomplir ses méfaits... D'après nos premières informations, il ne s'agit absolument pas du vagabond Claude Lapoigne, dont le signalement ne correspond en rien au corps que les pompiers ont trouvé dans les décombres... »

Je tournai le dos et repris ma route vers Gambetta. Je songeais à l'Ogre, Eugène Bourdiolle... Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser, lui, un professeur de mathématiques, à fuir dans les égouts, entouré d'une tribu de chats ?

On ne le saurait peut-être jamais ; après tout, moi, Claude Lapoigne, je fais bien le clochard ! Chacun a ses raisons allez ! On ne mène pas toujours la vie qu'on veut !